



Le secrétaire général du parti communiste hongrois, Matyas Rakosi, prononçant un discours à Budapest.

BUDAPEST, ENJEU EUROPÉEN



Les événements politiques récents ont concentré l'attention sur la République hongroise. On sait que le président du Conseil Ferenc Nagy, accusé par le parti communiste d'avoir trempé dans un complot antidémocratique, a abandonné le pouvoir et s'est réfugié en Amérique. Un gouvernement remanié a succédé au cabinet Nagy, avec l'appui des autorités russes d'occupation, malgré de vigoureuses protestations britanniques et américaines.

Peu avant ces événements, notre collaborateur Roger Maurel était à Budapest, d'où il a rapporté ces notes.

SE rendre en Hongrie en 1947 est une entreprise qui demande beaucoup de persévérance. Non pas que les autorités nationales ne fassent preuve d'un grand désir de faciliter l'entrée du voyageur étranger, mais l'octroi des visas est subordonné à l'autorisation préalable d'une commission de contrôle. Cette commission, qui siège à Budapest, se saisit de dossiers établis par les chancelleries hongroises dans les capitales étrangères. Sur cette matière administrative, la perspicacité et la méfiance des services de sécurité militaire et politique s'exercent à loisir pendant cinq à six semaines. Pratiquement, c'est le commandement soviétique qui est maître de la décision.

Malheur à l'imprudent qui, las d'attendre une réponse à Paris, croit plus aisé de convaincre des autorités proches du territoire hongrois. Il s'apercevra vite que rien, pas même les interventions officielles les plus pressantes, n'a raison de l'obstination courtoise d'un fonctionnaire soviétique. On raconte volontiers, à ce sujet, l'histoire du ministre communiste, en voyage officiel, demeuré dix jours à Prague dans l'attente du visa russo-hongrois qui lui aurait permis d'assister au congrès qui l'attendait à Budapest ; il dut se résigner à rentrer à Paris sans pousser plus loin l'expérience.

Plus heureux que lui, j'ai finalement reçu, un jour, le permis russe à bande verte. Mon nom, traduit phonétiquement en écriture cyrillique, ne semblait plus avoir rien de commun avec ma personne. Cepen-

Cette ménagère hongroise exhibe avec joie un dollar qui lui permettra de faire quelques achats dépassant de beaucoup ses ressources normales.

dant, ce simple papier ouvrait les frontières du pays magyar.

Que l'on aborde la Hongrie par l'ouest, venant de l'Autriche découragée, par le sud, quittant une Yougoslavie débraillée, ou par le nord, où la Slovaquie se bute dans une bouderie de mauvais aloi, la nouvelle République fait contraste. Boutonnés jusqu'au col, coiffés du couvre-chef mi-shako, mi-képi, qui est d'uniforme pour la gendarmerie comme pour le personnel des chemins de fer, droits, froids, fiers, les agents de l'autorité imposent. Ils donnent l'impression de se prendre au sérieux. Mieux qu'ailleurs, dans l'ancien empire, les traditions du rail se maintiennent : à chaque passage à niveau, le préposé, en uniforme, est au garde-à-vous; et, dans les gares de moyenne importance que le rapide traverse, c'est un petit état-major rangé sur deux ou trois rangs, avec devant, comme il se doit, le chef au shako rouge, qui salue militairement les wagons qui passent.

Les gares hongroises offrent d'autres spectacles. Beaucoup sont largement pavoisées aux couleurs nationales, comme un jour de fête, et décorées de guirlandes de feuillage. Parfois, ce cadre vide est rempli par une foule ordonnée et patiente, sur qui les haut-parleurs



Le criminel de guerre hongrois Ferenc Szalasi, ramené sur le théâtre de ses forfaits, contemple les eaux du Danube, où furent jetés, par milliers, les cadavres de ses victimes.



déversent des airs martiaux. Quelque convoi d'émigrants volontaires ou forcés est attendu du sud au nord. Rien n'est plus commun en Europe Centrale que ces trains de wagons couverts, où sont entassées des familles paysannes avec leurs meubles et leurs bêtes, leurs machines agricoles et leur provision de bois. Mais c'est en Hongrie que l'accueil paraît être le plus fraternel aux frères de race balayés par la tourmente.

Du train, les campagnes semblent cultivées, les villages, pauvres, et les routes, exécrables. Le grand vent des plaines aggrave la sécheresse, qui paraît un handicap sévère pour l'agriculture. En revanche, la main-d'œuvre est abondante. Près de la frontière slovaque, sur les coteaux du Danube, j'ai vu plusieurs centaines d'ouvriers et d'ouvrières buttant des vignes à la main, travail que quelques hommes et quelques chevaux font en France en quelques heures.

À l'approche de Budapest, les traces de la guerre s'inscrivent de plus en plus profondément dans le paysage. Des tranchées de combat et des boyaux mal comblés écartèlent les jardins ouvriers et s'insinuent entre les immeubles éprouvés. Les épaves de wagons et de matériel de guerre, qui jalonnent toutes les routes d'Europe depuis deux ans, les destructions et les ruines éparées parmi des faubourgs populeux disent les batailles prolongées.

Dans Budapest même, le spectacle est différent. Sur la rive gauche, dans la ville basse des affaires et des plaisirs, les dégâts des bombardements de l'artillerie allemande sont souvent peu apparents. Si quelques hôtels particuliers de l'avenue Andrássy, notre avenue du Bois, ont été touchés par les bombes alliées destinées aux Allemands qui les occupaient avant leur repli derrière le Danube, la ville n'est pas défigurée. Les grandes places Louis-Kossuth et de la Liberté ont gardé intacte leur majestueuse ordonnance. Le palais du Parlement mire toujours dans le Danube les quatre-vingt-dix statues de sa façade.

Mais, ce qui a transformé complètement la physionomie de la ville, c'est la rupture des

Le pont de la Liberté, anciennement pont François-Joseph, avait été détruit par les Allemands. Entièrement reconstruit, il vient d'être rendu à la circulation entre Buda et Pest.



Comme dans tant de pays d'Europe, les moyens de transport en Hongrie restent précaires. Dans les trains bondés, les voyageurs en surplus montent sur les toits des wagons, et les tramways de Budapest sont pris d'assaut. Ce gamin misérable voyage sans billet, juché sur les tampons d'un wagon, et fume une cigarette américaine, sa seule fortune.



quatre ponts géants qui la reliaient à Buda. Toute la vie, si intense, des quais et de leurs abords s'est retirée d'eux. Tandis que les tabliers des ponts s'enfoncent sous les eaux du fleuve, les façades des grands hôtels qui bordent le quai François-Joseph sont, pour la plupart, murées. Ce « corso » de Budapest, qui était à la ville ce que le Ring est à Vienne, ou, à Nice, la Promenade des Anglais, est, maintenant, mort à demi. C'est à peine si quelques cafés à terrasse conservent le souvenir de ce qui fut l'un des rendez-vous les plus brillants de l'Europe.

Du moins, les rues de la rive gauche sont-elles nettes de tout décombre. Budapest est l'une des villes atteintes par la guerre qui a fait le plus soigneusement toilette. Pendant des mois, des milliers de travailleurs réunis par la conscription ont travaillé au déblaiement. « Quand nous sortîmes de nos caves, après des semaines au cours desquelles la bataille avait fait rage dans la ville même, m'a dit un Hongrois, j'ai eu l'impression que jamais Budapest ne pourrait retrouver son visage. Aujourd'hui encore, je suis étonné de ce que nous avons su faire. »

Ce succès s'explique en partie par le fait que Budapest a surtout souffert des feux d'artillerie et d'infanterie, qui respectent, généralement, le gros œuvre des bâtiments. Mais, franchi le Danube, sur le pont provisoire lancé à la hauteur du Parlement, seul lien qui rattache, désormais, les deux moitiés de la ville, le spectacle de la ville historique, sur le rocher de Buda, est poignant.

Vus de la rive gauche, la façade mutilée et le dôme incendié du palais royal semblent déjà regarder avec reproche la ville renaissante. Mais dans l'enceinte de la forteresse, où s'accumulaient tant de monuments et de souvenirs historiques, où s'alignaient les opulentes maisons de l'aristocratie, les ruines s'entassent encore. C'est à travers des ogives mutilées que l'on jette, sur le panorama admirable du Danube et de



la ville, le coup d'œil traditionnel. Là, les décombres et les épaves guerrières sont demeurés, comme pour donner au visiteur la mesure des ravages laissés par les combats.

Avec un mélange de richesses précaires et de pauvreté générale, ses façades murées et ses magasins étincelants, son ordonnance majestueuse et ses artères où les tramways seuls nourrissent une circulation anémiée, Budapest est indéchiffrable au premier coup d'œil.

Le spectacle de ses rues, s'il instruit le passant de ce qui reste intact de l'âme hongroise après la tourmente de 1945, renseigne peu sur la situation générale du pays. C'est aux hommes d'Etat et aux hommes d'étude qu'il faut aller demander le mot de l'énigme.

Non pas de l'énigme politique, qui se résout aisément, mais de l'économique, paradoxe d'un pays occidental où la densité de population atteint cent habitants au kilomètre carré, cependant que 44 % seulement des citoyens y exercent un autre métier que celui de producteur agricole. Les pays où la proportion de cultivateurs est si élevée sont ceux où le niveau de vie et même celui de la nutrition sont les plus bas. Obligées d'échanger à l'étranger une grande masse de produits agricoles contre des quantités insuffisantes de matières premières ou d'articles manufacturés, les campagnes, surpeuplées, stagnent dans la misère.

« La rupture de l'unité douanière austro-hongroise, m'a exposé un économiste hongrois, auteur d'une étude préparée à l'occasion des pourparlers de paix, a eu pour conséquence d'imposer à notre agriculture l'obligation d'exporter, à bas prix, sur des marchés protégés par de hauts tarifs, ce qu'elle vendait, avant 1918, sur un marché intérieur équilibré, dont l'approvisionnement en produits industriels autrichiens était excellent. En même temps, il fallait que notre agriculture prît

sa part de la charge que constitue la protection exigée par des industries nationales naissantes. »

Dans peu de pays, le « ciseau des prix », c'est-à-dire le dénivellement des prix agricoles et des prix industriels, n'a été plus marqué qu'en Hongrie, de 1928 à 1938.

Ce dénivellement a oscillé entre 20 et 40 % au détriment des prix agricoles, qui, à la veille de la deuxième guerre mondiale, restaient encore, sur la base de 1929, inférieurs de 30 % aux prix industriels.

Au lendemain de la débâcle monétaire de 1946, où a sombré l'ancienne monnaie, le gouvernement hongrois, ayant fait étudier la conjoncture des prix par le Conseil supérieur de l'économie, avait décidé d'élargir encore l'écart entre prix agricoles à la production et prix industriels, en vue de limiter la consommation des agriculteurs en restreignant leur pouvoir d'achat. Le rapport théorique des prix adopté accusait une disparité de 30 % relativement à 1938.

Ces quelques chiffres disent assez que les lois économiques et les décisions ministérielles ont durement atteint les agriculteurs hongrois, qu'un système assez serré de livraisons obligatoires empêche de tirer de grands profits du marché parallèle. Ils peuvent, toutefois, disposer des produits dont la livraison n'est pas imposée et les écoulent sur le marché dit libre à des prix majorés de 50 % par rapport à ceux du marché officiel.

Ce marché libre explique notamment la profusion de pâtisseries et de confiseries offertes à la convoitise des chaland dans les vitrines de la capitale, mais dont les prix interdisent l'achat à l'immense majorité de la population.

On estime, en effet, que le niveau actuel des salaires correspond à un pouvoir d'achat réduit de moitié par rapport à l'avant-guerre. Compte tenu de la médiocrité du standard de vie moyen, cela signifie, pour la masse des citoyens hongrois, un régime de privations sévères.

Comme pendant vingt-cinq ans, après 1919, la Hongrie a trouvé l'explication de tous ses maux dans le traité de Trianon, aujourd'hui, elle sait que ce sont les réparations exigées par la Russie qui l'épuisent.

En fait, l'étranger s'interroge avant d'accepter cette certitude. Car, si la Russie fait largement appel aux ressources du pays, il est certain, d'autre part, que les autorités d'occupation ont contribué à restaurer la capacité de production industrielle par la fourniture de matières premières. La destruction et le pillage des stocks avaient atteint en Hongrie un degré de perfection rare, et un secours extérieur était indispensable.

S'il est reconnu que la Hongrie doit payer des réparations — et il paraît difficile de le contester — le travail de ses ingénieurs et de ses



Dans cette vitrine de modes, on voit de somptueuses robes de mariée, offertes « sans coupons ». Mais qui aura les moyens de les acheter ?

ouvriers n'est-il pas pour elle, le meilleur moyen de s'en acquitter ?

Les Hongrois se plaignent encore avec amertume des prises d'intérêts que le gouvernement soviétique s'est assurées dans les principales entreprises industrielles et commerciales. Mais les accords de Potsdam avaient décidé le transfèrement à l'U. R. S. S. des biens allemands en Hongrie. Les Russes n'ont eu que la peine d'adapter à leur usage le système de colonisation économique accepté par les Hongrois quand leur allié hitlérien le leur a proposé.

Tout compte fait, la reprise économique en Hongrie s'est effectuée rapidement. Mais le problème du chômage subsiste. Ni la réforme agraire, qui a théoriquement fixé une partie de la masse des salariés agricoles, ni la remise en marche de l'industrie ne suffisent à régler une question qui s'est constamment posée depuis 1919. Aussi, les pays européens où la situation est à l'inverse se tournent-ils volontiers vers Budapest pour demander des ouvriers, notamment des ouvriers agricoles. Mais le Magyar répugne à s'expatrier.

C'est parmi ces difficultés — privations, prestations, chômage — que s'est installée la nouvelle république. Elle a connu la plus gigantesque crise d'inflation et la plus complète dévalorisation de sa monnaie. Elle a été écartelée entre les démocraties orientales et les démocraties occidentales avant même d'avoir pris conscience d'elle-même. L'évolution politique de la Hongrie est un tourbillon.

Il est clair, cependant, que le point fixe auquel cherchent à s'arrimer les conservateurs sociaux, c'est la paysannerie de tradition catholique groupée dans des organisations de vocation professionnelle. D'où la ténacité mise par les partis avancés à imposer une réforme agraire drastique, dont les conséquences techniques et économiques peuvent inquiéter, mais qui rompt du moins cette masse rurale et y met du levain. D'où, encore, la surveillance vigilante exercée sur toutes les formations politiques susceptibles d'évoluer vers le type d'un parti agraire. D'où, enfin, la dénonciation et l'épuration du parti des petits propriétaires.

Dans les coulisses s'activent les agents officiels ou officieux des grandes puissances. Mais l'U. R. S. S., qui occupe discrètement le pays, si discrètement que personne ne peut évaluer exactement les effectifs qu'elle y entretient, jouit de l'avantage de disposer d'une police, ou plutôt d'un nombre de policiers suffisant pour mener le jeu. Quand les Hongrois vont au zoo, ils passent devant l'immeuble de la police politique, que gardent des sentinelles à mitrailleuse. C'est assez pour rappeler chacun à la prudence qui s'impose au vaincu.



Au milieu des ruines de Budapest, on trouve des étalages en plein vent, tels celui de cette fruitière, sous le porche d'une maison détruite.